

Ali Lagrouni ou le peintre qui joue de la musique sur toiles (PORTRAIT)

mercredi, 23 octobre, 2013 à 9:53

Par **Abdellah CHAHBOUN**

Genève – La plénitude paisible et ensoleillée des villages de sable marocains fait partout rêver, au point d’inspirer cinéastes, photographes, chanteurs, peintres et au-delà. Telle est la sensation, débordante, qui transparaît de l’oeuvre picturale qu’expose à Genève l’artiste Ali Lagrouni.

Ce regard tendu, déroutant et nostalgique sur le bleu profond du ciel natal, Lagrouni le reproduit dans ses tableaux où se mêlent subtilement, indissociables, les couleurs du Maroc aux contrastes d’ici et d’ailleurs.

S’il est fin sensible aux paysages et aux impressions visuelles, ce Genevois d’origine marocaine est tout aussi un curieux passionné de la complicité entre arts visuels et compositions musicales.

“Il y a des jours où le pinceau me démange, particulièrement quand je viens de faire de la musique. Les sons se plongent dans mon esprit et cette résonance me donne envie de peindre : jouer de la musique sur la toile”, confie-t-il à la MAP en présentant son exposition dans l’envoûtante galerie Esprit.

Musicien il l’est profondément. Peintre, il l’est devenu progressivement. L’un et l’autre de ces dons s’entremêlent à merveille. Flamboyant et paisible à la fois, son spectacle pictural réinvente la célébration du soleil et la descente mélodieuse.

“L’artiste peint en musique, plaque sur la toile des accords harmonieux de couleurs que lui inspirent les sons qu’il écoute et les compositions qu’il exécute”, estime la critique d’art, Marie-France Mevaux.

Son oeuvre éclabousse le visiteur de sa lumière et sa générosité, tout comme le Maroc trace dans le coeur de ceux qui le contemplant un chemin de feu et de chaleur.

La réalité de l’expatriation est si prégnante dans ses créations qu’il cherche, en profusion, à établir un pont entre sa culture d’origine et la culture européenne et raccourcir les distances dans la sérénité, l’harmonie et la douceur. C’est dans cette interminable quête que Lagrouni “sème des milliers d’infimes correspondances d’où naît le rêve”, décrit-elle.

Avec la spontanéité qu’on lui connaît, il voit dans son histoire de la peinture “presque l’univers de l’enfance retrouvée”. Tout a commencé en 1972 lorsque le jeune Ali venait d’arriver à Paris où il comptait s’établir alors qu’il avait à peine 15 ans. “Mais une fois de passage à Berne pour un week-end, je n’ai plus quitté la Suisse depuis”, relate-t-il.

A Berne, haut lieu des beaux-arts, ce natif de Fès a côtoyé des centaines d’artistes et musiciens de divers courants et écoles. “En fait, je n’ai vraiment pas fait d’apprentissage en peinture au sens pédagogique du terme, mais je suis devenu peintre parce que je l’étais déjà

en quelque sorte". A ses yeux, c'était sans doute une chance "d'être tombé aux années 70 du siècle dernier dans un milieu d'artistes, toutes tendances confondues".

D'après son entourage, s'il est pianiste et percussionniste de premier ordre, Lagrouni a longtemps eu la peinture pour cheval de bataille. Pourtant, il n'a jamais renié son identité première, celle du musicien qu'il est. Et dans toute peinture, il travaille la matière par petites touches successives de couleurs et apprivoise le pinceau à l'image d'un percussionniste avec ses baguettes et d'un pianiste avec ses cordes.

Avec lui, on pénètre dans le monde secret de la magie, on entrevoit une femme voilée, une boule de cristal, des hiéroglyphes en profusion pour décrypter ce que l'on désire ressentir, sans se priver d'un détour dans l'immensité de l'univers et ses étoiles mystérieuses.

"A chacun absolument de se laisser entraîner, de faire sa propre interprétation... de faire son propre tableau", suggère-t-il volontiers. Et inévitablement, l'artiste ne manque pas de rendre hommage à la femme, source d'une passion dévastatrice, d'harmonie et d'équilibre, fragment d'un souvenir sentimental indélébile.